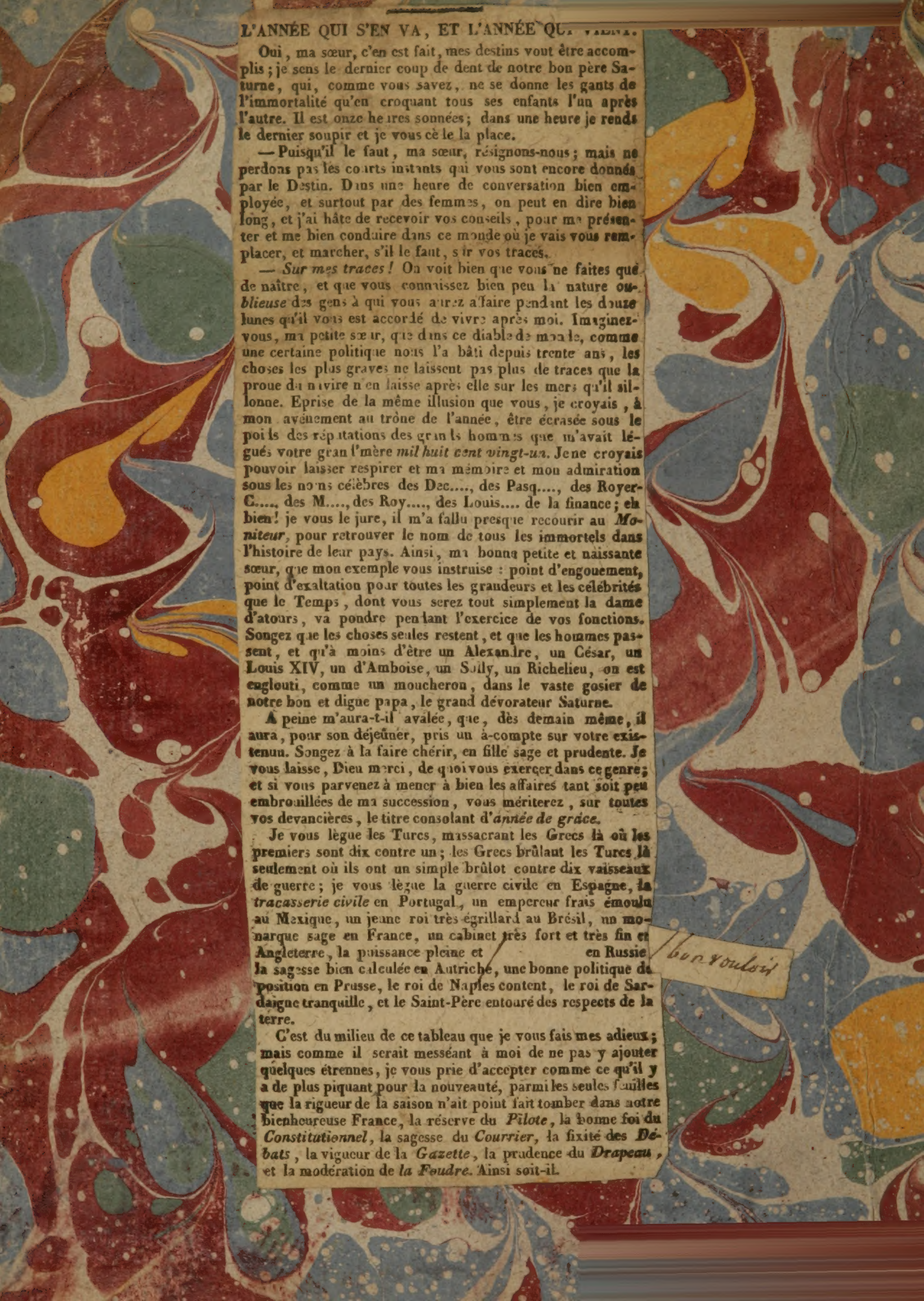




L'ANNÉE QUI S'EN VA, ET L'ANNÉE QUI VIENT.

Oui, ma sœur, c'en est fait, mes destins vont être accomplis ; je sens le dernier coup de dent de notre bon père Saturne, qui, comme vous savez, ne se donne les gants de l'immortalité qu'en croquant tous ses enfants l'un après l'autre. Il est onze heures sonnées ; dans une heure je rends le dernier soupir et je vous cède la place.

— Puisqu'il le faut, ma sœur, résignons-nous ; mais ne perdons pas les courts instants qui vous sont encore donnés par le Destin. Dans une heure de conversation bien employée, et surtout par des femmes, on peut en dire bien long, et j'ai hâte de recevoir vos conseils, pour me présenter et me bien conduire dans ce monde où je vais vous remplacer, et marcher, s'il le faut, sur vos traces.

— *Sur mes traces !* On voit bien que vous ne faites que de naître, et que vous connaissez bien peu la nature *oublieuse* des gens à qui vous aurez affaire pendant les douze lunes qu'il vous est accordé de vivre après moi. Imaginez-vous, ma petite sœur, que dans ce diable de monde, comme une certaine politique nous l'a bâti depuis trente ans, les choses les plus graves ne laissent pas plus de traces que la proue du navire n'en laisse après elle sur les mers qu'il sillonne. Eprise de la même illusion que vous, je croyais, à mon avénement au trône de l'année, être écrasée sous le poids des réputations des grands hommes que m'avait légués votre grand'mère *mil huit cent vingt-un*. Je ne croyais pouvoir laisser respirer et ma mémoire et mon admiration sous les noms célèbres des Dec...., des Pasq...., des Royer-C...., des M...., des Roy...., des Louis.... de la finance ; eh bien ! je vous le jure, il m'a fallu presque recourir au *Moniteur*, pour retrouver le nom de tous les immortels dans l'histoire de leur pays. Ainsi, ma bonne petite et naissante sœur, que mon exemple vous instruise : point d'engouement, point d'exaltation pour toutes les grandeurs et les célébrités que le Temps, dont vous serez tout simplement la dame d'atours, va poudrer pendant l'exercice de vos fonctions. Songez que les choses seules restent, et que les hommes passent, et qu'à moins d'être un Alexandre, un César, un Louis XIV, un d'Amboise, un Sully, un Richelieu, on est englouti, comme un moucheron, dans le vaste gosier de notre bon et digne papa, le grand dévorateur Saturne.

A peine m'aura-t-il avalée, que, dès demain même, il aura, pour son déjeûner, pris un à-compte sur votre existence. Songez à la faire chérir, en fille sage et prudente. Je vous laisse, Dieu merci, de quoi vous exercer dans ce genre ; et si vous parvenez à mener à bien les affaires tant soit peu embrouillées de ma succession, vous mériterez, sur toutes vos devancières, le titre consolant d'*année de grâce*.

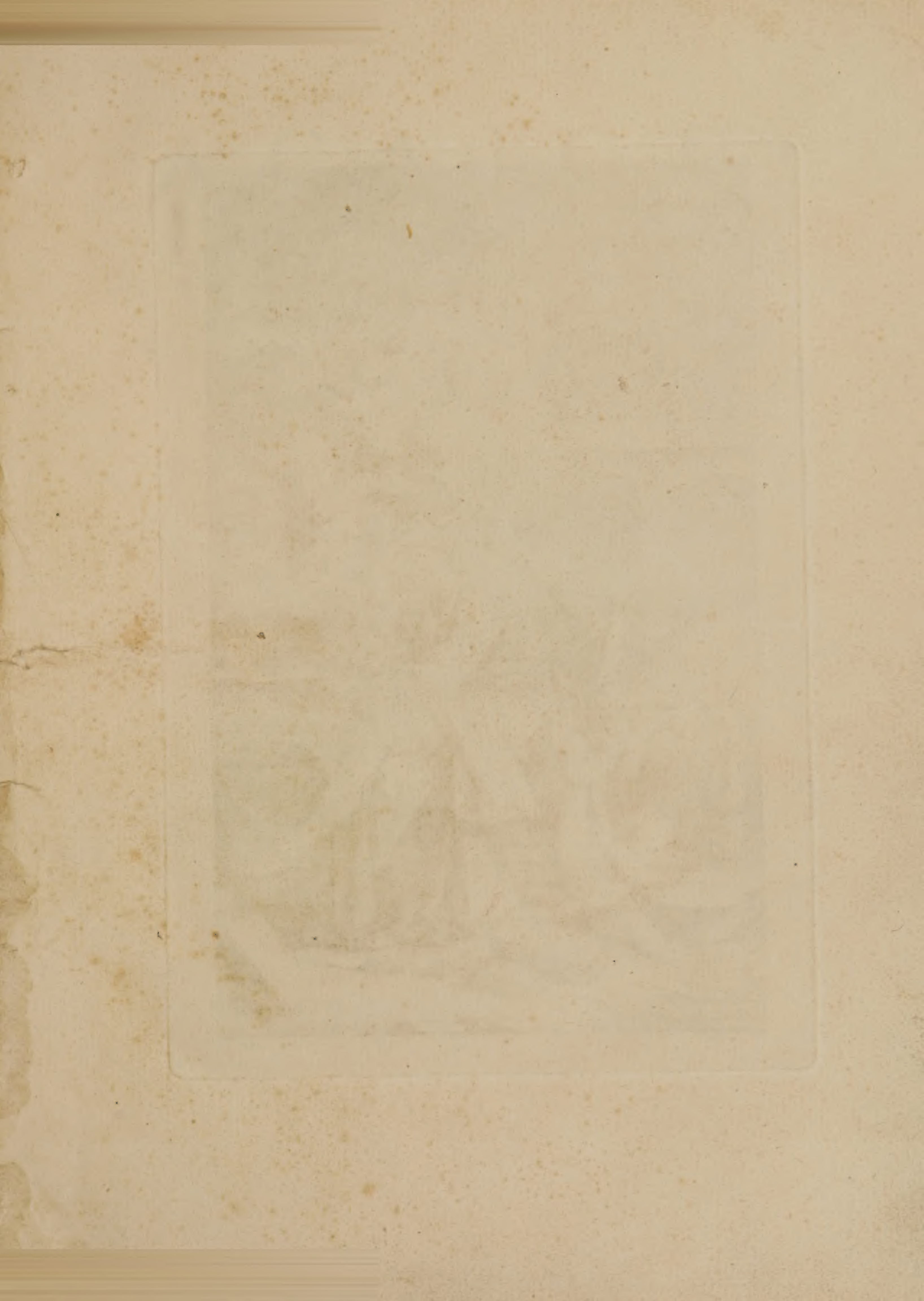
Je vous lègue les Turcs, massacrant les Grecs là où les premiers sont dix contre un ; les Grecs brûlant les Turcs là seulement où ils ont un simple brûlot contre dix vaisseaux de guerre ; je vous lègue la guerre civile en Espagne, la *tracasserie civile* en Portugal, un empereur frais émoulu au Mexique, un jeune roi très égrillard au Brésil, un monarque sage en France, un cabinet très fort et très fin en Angleterre, la puissance pleine et / en Russie, la sagesse bien calculée en Autriche, une bonne politique de position en Prusse, le roi de Naples content, le roi de Sardaigne tranquille, et le Saint-Père entouré des respects de la terre.

bon vouloir

C'est du milieu de ce tableau que je vous fais mes adieux ; mais comme il serait messéant à moi de ne pas y ajouter quelques étrennes, je vous prie d'accepter comme ce qu'il y a de plus piquant pour la nouveauté, parmi les seules feuilles que la rigueur de la saison n'ait point fait tomber dans notre bienheureuse France, la réserve du *Pilote*, la bonne foi du *Constitutionnel*, la sagesse du *Courrier*, la fixité des *Débats*, la vigueur de la *Gazette*, la prudence du *Drapeau*, et la modération de *la Foudre*. Ainsi soit-il.



12 fr





ACAJOU
ET
ZIRPHILE,
CONTE.

par Duclos.



C. Cochin filius inv. et Sculpsit.

A MINUTIE,

M. DCC. XLIV.

EPITRE

AU PUBLIC.

UN auteur inſtruit de ſes devoirs, doit vous rendre compte de ſon travail : je vais donc y ſatisfaire. Excité par l'exemple, encouragé par les ſuccès dont je ſuis depuis long-tems témoin & jaloux, mon deſſein a été de faire une ſotiſe. Je n'étois embaraſſé que ſur le choix. Politique, Morale, Litterature, tout étoit de mon reſſort, pour parvenir au but que je me propoſois ; mais ce qu'il

y a d'admirable, c'eſt que j'ai trouvé toutes les matieres épuiſées par des gens qui ſembloient avoir travaillé avec les mêmes vuës que les miennes. Je trouvois des ſotiſes en tout genre, & je me ſuis vû preſque dans la néceſſité d'embraſſer le raiſonnable pour être ſingulier, de ſorte que je ne déſeſpere pas qu'on ne parvienne à trouver la vérité à force d'avoir épuiſé les erreurs.

J'avois d'abord eu deſſein de faire un morceau contre l'Erudition, pour me donner l'air d'un génie libre, indépendant, fécond par lui même, & qui ne veut rien devoir aux ſecours étrangers; mais j'ai remarqué que

c'étoit un lieu commun, trop uſé, inventé par la pareſſe, adopté par l'ignorance, & qui n'ajoute rien à l'eſprit.

La Géometrie qui a ſuccedé à l'Erudition, commence à paſſer de mode. On ſait à preſent qu'on peut être auſſi ſot en réſolvant un problême, qu'en reſtituant un paſſage. Tout eſt compatible avec l'eſprit, & rien ne le donne.

Pour le Bel eſprit, ſi envié, ſi décrié, & ſi recherché, il eſt preſqu'auſſi ridicule d'y prétendre, que difficile d'y atteindre.

On mépriſe l'Erudit, le Géometre ennuye, le Bel eſprit eſt ſiflé, comment faire?

J'étois tout occupé de ces réflexions & de mon projet, lorsque le hasard a fait tomber entre mes mains un recueil d'Estampes, qui sans doute, ont dû être faites pour quelqu'Histoire fort ancienne, du moins je n'en connois point de moderne à laquelle elles pussent convenir : j'ai extrêmement regreté un si rare morceau, mais comme il n'y a pas d'apparence de le retrouver j'ai tâché d'imaginer sur les Estampes quel en pouvoit être le sujet, & d'en deviner l'Histoire, qui sera peut-être aussi vraie que bien d'autres. Cependant comme je pourrois bien n'avoir pas deviné juste, je ne don-

nerai ceci que pour un Conte. * *Je ne ſais, mon cher Public, ſi vous approuvez mon deſſein; cependant il m'a paru aſſez ridicule pour mériter votre ſuffrage; car à vous parler en ami, vous ne réüniſſez tous les âges que pour en avoir tous les travers. Vous êtes enfant pour courir après la bagatelle; jeune, les paſſions vous gouvernent; dans un âge plus mur, vous vous croyez plus ſage, parce que votre folie devient triſte, & vous n'êtes vieux que pour radoter; vous parlez ſans penſer; vous agiſſez ſans deſſein,*

* Les Eſtampes ont été faites originairement pour un Conte qui a été imprimé, & dont il n'a jamais été tiré que deux Exemplaires. On a eſſayé de faire un autre Conte ſur les Eſtampes ſeules : c'eſt celui qu'on va lire.

& vous croyez juger parce que vous prononcez.

Je vous respecte beaucoup, je vous estime très-peu; vous n'êtes pas digne qu'on vous aime; voilà mes sentimens à votre égard: si vous en exigez d'autres, je suis votre très-humble & très-obéïssant serviteur. **





ACAJOU ET ZIRPHILE,

CONTE.

'ESPRIT ne vaut pas toujours autant qu'on le priſe, l'amour eſt un bon précepteur, la providence ſait bien ce qu'elle fait; c'eſt le but moral de ce conte : il eſt bon d'en avertir le lecteur, de peur qu'il ne s'y méprenne. Les eſprits bor-

nés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur, ceux qui sont trop vifs l'exagerent; mais ni les uns ni les autres n'aiment les réflexions : c'est pourquoi j'entre en matiere.

Il y avoit autrefois, dans un pays situé entre le royaume des Acajous & celui de Minutie, une race de Génies mal-faisans, qui faisoient la honte de ceux de leur espéce, & le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prieres qu'on faisoit contre cette race maudite; la plûpart périrent d'une mort tragique, il n'en restoit plus que le Génie Podagrambo & la Fée Harpagine; mais il sembloit que ces deux derniers eussent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avoient tous deux peu d'esprit : la qualité de Génie ou de Fée, ne donne que

la puiſſance ; & la méchanceté ſe trouve encore plus avec la ſotiſe qu'avec l'eſprit. Podagrambo, quoique très-noble, très-haut & très-puiſſant ſeigneur, étoit encore très-ſot ; Harpagine paſſoit pour avoir plus d'eſprit, parce qu'elle étoit plus méchante : ces deux qualités ſe confondent encore aujourd'hui ; ce qui prouve cependant qu'elle en avoit peu, c'eſt qu'elle étoit ennuieuſe, quoique médiſante. Pour le Génie, il étoit aſſez méchant pour ne deſirer que le mal, & aſſez imbécile pour qu'on lui eût fait faire le bien, ſans qu'il s'en fût apperçû : Il avoit une taille giganteſque avec toute la diſgrace poſſible. Harpagine étoit encore plus affreuſe, grande, ſéche, noire ; ſes cheveux reſſembloient à des ſerpens : &, lorſqu'elle ſe transformoit, c'étoit ordinairement en arraignée, en chauve-ſouris, ou en inſecte.

Ces deux monſtres n'en avoient pas moins de préſomption. Harpagine ſe piquoit d'agrémens, & Podagrambo de bonnes fortunes : ils avoient une petite maiſon élégamment meublée, où l'on voyoit des magots de la Chine, des vernis de Martin, des chaiſes longues & des couſſins ; c'étoit là qu'ils alloient s'ennuier : ils menacerent enfin le public de ſe marier, pour perpétuer leur nom. La *Poſtéromanie* eſt le tic commun des grands ; ils aiment leur poſtérité, & ne ſe ſoucient point de leurs enfans. Cette propoſition fut reçûe comme une déclaration de guerre.

Les Génies & les Fées crurent l'affaire aſſez importante, pour indiquer une aſſemblée générale. La choſe fut expoſée, agitée, diſcutée ; on parla, on délibéra beaucoup, & cependant on réſolut quelque choſe.

Il fut décidé, que Podagrambo & Harpagine ne pourroient jamais ſe marier, à moins qu'ils ne ſe fiſſent aimer : cet arrêt ſembloit condamner l'un & l'autre au célibat ; ou s'ils pouvoient devenir aimables, il falloit qu'ils changeaſſent de caractére : & c'étoit tout ce qu'on deſiroit.

Ils chercherent auſſi-tôt dans leur Collombat quelle maiſon ils honoreroient de leur choix ; mais, comme il falloit qu'ils ſe fiſſent aimer, ils comprirent qu'ils n'y réuſſiroient jamais, ſans un artifice ſingulier. Quelqu'aveugle que ſoit l'amour propre, on connoît bien-tôt ſes défauts, quand l'intérêt s'en mêle.

Harpagine, plus inventive que le Génie, lui tint à-peu-près ce diſcours : „ Mon deſ„ ſein eſt de prendre des enfans ſi jeunes,

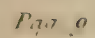
„ qu'ils n'ayent encore aucunes idées ; nous „ les éleverons nous-mêmes ; ils ne verront „ jamais d'autres perſonnes; & nous leur for- „ merons le cœur à notre gré : les préjugés „ de l'enfance ſont preſque invincibles. Mon „ parti, ajoûta-t-elle, eſt déja trouvé : le Roi „ des Acajous n'a qu'un fils qui a environ „ deux ans, je vais lui demander de m'en „ confier l'éducation ; il n'oſeroit me refuſer, „ il craindroit mon reſſentiment : & l'on fait „ plus pour ceux que l'on craint, que pour „ ceux que l'on eſtime. J'aurai ſoin d'en uſer „ ainſi pour vous à l'égard de la premiere „ petite Princeſſe qui naîtra.

Podagrambo approuva un plan ſi bien concerté, & la Fée partit ſur ſon grand Dragon à mouſtache, arriva chez le Roi des Acajous, & lui fit ſa demande, que le pauvre Prince n'oſa refuſer.

Harpagine charmée d'avoir entre ſes mains le petit Prince Acajou, repartit, & ne ſongea plus qu'à exécuter ſon projet. D'un coup de baguette elle lui bâtit un palais enchanté, que je prie le Lecteur d'imaginer à ſon goût, & dont je lui épargne la deſcription, de peur de l'ennuyer; mais ce que je ſuis obligé de lui dire, parce qu'il n'eſt pas obligé de le deviner, c'eſt qu'Harpagine en deſtinant le jardin de ce Palais à ſervir de promenade au petit Prince, y attacha un Taliſman qui l'empêchoit d'en ſortir, à moins qu'il ne devînt amoureux; & comme elle étoit la ſeule femme qu'il pût voir, elle ne doutoit point que ſon ſexe ſeul ne lui tînt lieu de beauté, & que les deſirs de l'adoleſcence ne fiſſent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avoit pas prévû, contraria d'abord ſon deſſein, & l'obligea de

corriger ſon plan. Acajou avoit reçu en naiſſant le don de la beauté , il devoit être le Prince le mieux fait de ſon temps ; cela flattoit merveilleuſement les eſpérance de la Fée, qui ſavoit d'ailleurs que les prémices des jeunes gens les plus aimables appartiennent de droit à des vieilles: mais ce qui la chagrina fut de connoître que l'enfant avoit été doüé de toutes les qualités de l'eſprit. Harpagine ſentoit qu'il n'en feroit que plus difficile à ſéduire ; elle réſolut ſur le champ de corriger par l'art ce que ſon pupile avoit reçu de la nature,& de lui gâter l'eſprit ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle compoſoit ſes drogues ; les paroles les plus efficaces , les charmes les plus puiſſans furent employés ; elle compoſa deux boulles de ſucre magique ; dans l'une il y avoit des paſtilles dont la vertu étoit d'inſpirer le mauvais goût,




Pag. 9

goût, & de rendre l'esprit faux; l'autre renfermoit des dragées de présomption & d'opiniâtreté : celui qui en mangeroit devoit toujours juger faux, raisonner de travers, soutenir son sentiment avec opiniâtreté, & donner dans tous les ridicules; de sorte que la maligne Fée avoit tout lieu d'espérer que si le Prince en mangeoit, il sentiroit pour elle une passion d'autant plus forte, qu'elle seroit plus extravagante. Elle vint aussi-tôt présenter les bonbons à l'enfant; mais comme elle l'engageoit par ses caresses à en manger, elle voulut prendre un air riant, qui lui fit faire une si affreuse grimace, que l'enfant en eut peur, & lui rejetta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables, auroit été plus aisé à séduire; mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr,

qui les avertit de ce qui leur eſt contraire. La Fée ne regrettoit plus les dragées de préſomption; elle ne doutoit point que la naiſſance d'Acajou ne lui en donnât toujours aſſez : mais jamais elle ne put lui faire goûter ni des unes ni des autres : Elle les donna à un Voyageur comme une curioſité très-précieuſe, en y ajoutant la vertu de ſe multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe, où elles eurent un ſuccès brillant. Ce furent les premieres dragées qu'on y vit. Tout le monde en voulut avoir ; on ſe les envoyoit en preſent ; chacun en portoit ſur ſoi dans de petites boëtes ; on ſe les offroit par galanterie, & cet uſage s'eſt conſervé juſqu'aujourd'hui. Elles n'ont pas toutes la même vertu, mais les anciennes ne ſont pas abſolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une ſi mauvaiſe éducation au Prince Acajou, que cela vaudroit toutes les dragées du monde.

On apprit alors par les nouvelles à la main que la Reine de Minutie étoit prête d'accoucher, & que toutes les Fées étoient convoquées pour aſſiſter aux couches ; Harpagine s'y rendit comme les autres. La Reine accoucha d'une fille qui étoit, comme on ſe l'imagine bien, un miracle de beauté, & qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptoit demander à la Reine qu'elle lui en confiât l'éducation ; mais la Fée Ninette l'avoit déja prevenue, & s'étoit chargée d'élever la Princeſſe.

Ninette étoit la protectrice déclarée du Royaume de Minutie. Elle n'avoit pas plus de deux pieds & demi de haut; mais ſa petite figure réuniſſoit tous les agrémens, & toutes les graces imaginables. On ne pouvoit lui reprocher qu'une vivacité extrême, il ſembloit que ſon eſ-

prit ſe trouvoit trop reſſerré dans un auſſi petit corps ; toujours penſante , & toujours en action, ſa pénétration l'emportoit ſouvent au-delà des objets, & l'empêchoit de les diſcerner plus exactement que ceux qui n'y pouvoient atteindre. Sa vûe perçante & ſa démarche vive étoient l'image des qualités de ſon eſprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les ſots s'efforcent d'imiter, & qu'ils appellent étourdederie, pour ſe conſoler de n'y pas réuſſir, le conſeil des Fées avoit fait preſent à Ninette d'une paire de lunettes & d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes étoit en affoibliſſant la vûe, de tempérer la vivacité de l'eſprit par la relation de l'ame & du corps. Voilà la premiere invention des lunettes ; on les a depuis employées pour un uſage tout oppoſé : & c'eſt ainſi qu'on abuſe de tout. Ce qui prouve cependant

combien les lunettes nuiſent à l'eſprit, c'eſt de voir que de vieux ſurveillans ſont tous les jours trompés par de jeunes amans ſans expérience, & l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la bequille, elle ſervoit à rendre la démarche plus ſûre en la rallentiſſant. Ninette ne ſe ſervoit du préſent des Fées, que lorſqu'il étoit queſtion de conduire une affaire délicate; elle étoit d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir, l'ame ouverte, le cœur tendre, & l'eſprit étourdi la rendoient une femme adorable. Les Fées qui aſſiſtoient à la naiſſance de la Princeſſe, ſongeoient à la doüer, ſuivant la coûtume, & en vraies femmes commencérent leurs dons par la beauté, les graces, & tous les dehors ſéduiſans, quand Harpagine, dont la malice étoit plus éclairée que la bienveillance des autres, dit en gromelant entre ſes dents: „ Oui, oui,

„ vous avez beau faire, vous n'en ferez ja-
„ mais qu'une belle bête, c'eſt moi qui vous
„ en répons, car je la doüe de la bêtiſe la plus
„ complette". Elle partit auſſi-tôt. Les Fées ne furent pas long-tems à s'appercevoir de leur négligence; mais Ninette ayant mis ſes lunettes, dit qu'elle ſuppléeroit par l'éducation à ce qui manquoit à l'enfant du côté de l'eſprit. Les autres Fées ajoutérent que pour remédier en partie au mal qu'elles ne pouvoient pas abſolument détruire, l'imbécillité de la princeſſe ceſſeroit dans le moment qu'elle reſſentiroit de l'amour. Une femme qui n'a beſoin que de ce remède-là, n'eſt pas abſolument ſans reſſource. Ninette ayant pris Zirphile entre ſes bras, la tranſporta dans ſon palais, malgré tous les piéges de la méchante Fée.

D'un autre côté, Harpagine ne s'occupa

plus que du ſoin de donner à ſon pupile la plus mauvaiſe éducation qu'elle imagina, afin d'étouffer l'eſprit par la mauvaiſe culture ; comme elle eſpéroit que la ſtupidité rendroit inutiles tous les ſoins qu'on prendroit de Zirphile, elle ordonna aux gouverneurs du petit Prince de ne lui parler que de revenans, de fantômes, de la grande bête, & de lui lire des contes de Fées pour lui remplir la tête de mille fadaiſes. On a conſervé de nos jours par ſotiſe ce que la Fée avoit inventé par malice.

Lorſque le Prince fut un peu plus grand, la Fée manda des maîtres de tous côtés, & comme en fait de méchanceté elle ne reſtoit jamais dans le médiocre, elle changea tous les objets de ces maîtres. Elle fit venir un fameux Philoſophe, le Deſcartes, ou le Neuton de ce tems-là pour montrer au Prince à

monter à cheval & à tirer des armes. Elle chargea un Muſicien, un Maître à danſer, & un Poëte lirique de lui apprendre à raiſonner, les autres furent diſtribués ſuivant ce plan, & ils en firent d'autant moins de difficulté, que tous ſe piquent particuliérement de ce qui n'eſt pas de leur profeſſion. Qu'il y a de gens qui feroient croire qu'on a pris les mêmes ſoins pour leur éducation!

Avec tant de précautions, Harpagine ne doutoit point du ſuccès de ſon projet; cependant, malgré les leçons de tous ſes maîtres, Acajou réuſſiſſoit dans tous ſes exercices ; il n'acquéroit , à la vérité, aucune connoiſſance utile , mais les erreurs ne prenoient point ſur ſon eſprit. Heureux dédommagement! Après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus inſtructif, ſont les ridicules & ceux des maîtres d'Acajou le mettoient

toient en garde contre leurs préceptes. Il devenoit beau comme l'amour, il étoit fait à peindre, toutes ſes graces ſe dévelopoient. Harpagine prétendoit que tout cela croiſſoit pour elle : il faut la laiſſer prétendre, & voir ce qui arriva.

Tandis qu'Harpagine travailloit de toute ſa force pour faire un ſot d'Acajou, la Fée Ninette perdoit l'eſprit en tâchant d'en donner à Zirphile. La cour de la petite Fée raſſembloit tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans le Royaume de Minutie. Les jours qu'elle tenoit appartement rien n'étoit ſi brillant que la converſation. Ce n'étoit point de ces diſcours où il n'y a que du ſens commun ; c'étoit un torrent de ſaillies ; tout le monde interrogeoit ; perſonne ne répondoit juſte, & l'on s'entendoit à merveilles, ou l'on ne s'entendoit pas, ce

qui revient au même pour les eſprits brillans; l'exagération étoit la figure favorite & à la mode ; ſans avoir de ſentimens vifs, ſans être occupé d'objets importans, on en parloit toujours le langage ; on étoit *furieux* d'un changement de tems ; un ruban ou un pompon étoit *la ſeule choſe qu'on aimoit au monde* ; entre les nuances d'une même couleur, on trouvoit *un monde de différences* ; on épuiſoit les expreſſions outrées ſur les bagatelles, de façon que ſi par hazard on venoit à éprouver quelques paſſions violentes on ne pouvoit ſe faire entendre, & l'on étoit réduit à garder le ſilence ; ce qui donna occaſion au proverbe : *Les grandes paſſions ſont muettes.*

Ninette ne doutoit point que l'éducation que Zirphile recevoit à ſa cour ne dût à la fin triompher de ſa ſtupidité, mais le charme

étoit bien fort. Zirphile devenoit tous les jours la plus belle & la plus ſote enfant qu'on pût voir. Elle rêvoit au lieu de penſer, & n'ouvroit la bouche que pour dire une ſotiſe. Quoique les hommes ne ſoient pas bien difficiles ſur les propos d'une jolie femme, & trouvent toujours qu'elle parle comme un ange, ils ne pouvoient la louer que ſur ſa beauté, la pauvre enfant toute honteuſe recevoit leurs éloges comme une grace, & leur répondoit qu'ils lui faiſoient bien de l'honneur. Ce n'étoit pourtant pas ce qu'ils vouloient, ils rioient de ſes naïvetés, & cherchoient à ſéduire ſon innocence.

Il faut un peu connoître le vice pour en redouter les piéges. Zirphile étoit la candeur même, & ce n'eſt point du tout la ſauvegarde de la vertu, mais Ninette veilloit attentivement ſur ſa chere pupile. Elle la mit

parmi ſes filles d'honneur, où il y avoit ſouvent des places vacantes; la plûpart en ſortoient avant que leur tems fût fini; il n'y avoit point à la cour de corps plus difficile à recrûter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple, c'étoit envain que les jeunes courtiſans s'empreſſoient auprès d'elle. Un trop grand deſir de paroître aimables les empêche ſouvent de l'être. Zirphile étoit peu touchée de leur hommage, tous leurs diſcours lui paroiſſoient des fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs, les hommes ſont gouvernés par leurs ſens avant de connoître leur cœur; mais la plûpart des femmes ont beſoin d'aimer; & ſeroient rarement ſéduites par les plaiſirs, ſi elles n'étoient pas entraînées par l'exemple. Quoiqu'il en ſoit, il n'arriva point d'accidens à Zirphile, parce que, pour plus de ſûreté, Ninette ne la laiſſoit approcher d'aucun homme pour ſon hon-

neur, ni même de certaines femmes pour ſon innocence.

Tandis qu'elle vivoit ainſi à la Cour de Ninette, Acajou s'ennuyoit chez Harpagine. Il étoit déja dans ſa quinziéme année; ſon eſprit ne ſervoit qu'à lui faire connoître qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec tout ce qui l'entouroit. Il commençoit à reſſentir ces deſirs naiſſans de la nature, qui ſans avoir d'objet déterminé, en cherchent un par tout; il s'appercevoit déja qu'il avoit un cœur dont les ſens ne ſont que les interprétes. Il éprouvoit cette mélancolie, qu'on pourroit mettre au rang des plaiſirs, quoiqu'elle en faſſe deſirer de plus vifs; il ſoupiroit après quelqu'un qui pût diſſiper ce trouble, & cherchoit cependant la ſolitude. Il ſe retiroit dans les lieux les plus écartés du parc; c'étoit-là qu'en cherchant à débrouiller ſes idées, il

faiſoit quelquefois une aſſez ſote figure, comme il eſt aiſé de le voir dans l'Eſtampe.

Harpagine qui connoiſſoit le mal d'Acajou, ſe flattoit d'en être bien-tôt le reméde; mais elle voyoit avec chagrin que toutes les careſſes qu'elle vouloit lui faire ne faiſoient que le révolter & lui donner de l'humeur. Les careſſes offertes réuſſiſſent rarement, & il eſt encore plus rare qu'on les offre, quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine étoit au déſeſpoir. Le conſeil des Fées avoit prononcé que le Prince ne reſteroit entre ſes mains que juſqu'à l'âge de dix-ſept ans, après quoi elle n'auroit aucun pouvoir ſur lui.

Le Roi des Acajous & celui de Minutie

Page 22.



attendoient avec impatience cet heureux inſtant, pour unir leurs états par le mariage de leurs enfans.

Le Génie n'eut pas plûtôt appris ce projet, qu'il jura que cela ne ſe paſſeroit pas ainſi. Il fit faire un équipage ſuperbe, & ſe rendit à la Cour de Ninette; il y fut reçû avec cette eſpéce de politeſſe qu'on a pour tous les Grands, & qui n'engage point à l'eſtime.

Pour ne point perdre de tems en complimens ſurperflus, il déclara d'abord à Zirphile les ſentimens, c'eſt-à-dire, les deſirs qu'elle lui inſpiroit. La petite Princeſſe qui n'avoit point appris à diſſimuler, ne le fit point languir, & lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle ſentoit pour lui: il en fut très-étonné; mais, au lieu de ſe re-

buter, il entreprit de toucher le cœur, afin d'obtenir la main. Il se tourmentoit donc à chercher tous les moyens de plaire : malheureusement, plus on les cherche, moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la Cour; mais tout ce qui ne les rendoit que ridicules, le faisoit paroître plus maussade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures, il y en a même de compatibles avec les graces; & Podagrambo ne brilloit pas par ceux-là : plus il vouloit faire le fat, plus il prouvoit qu'il n'étoit qu'un sot. Enfin, car je n'aime pas les histoires alongées, après avoir fort ennuyé la Cour par ses sotises, & encore plus fatigué Zirphile par ses fadeurs, il n'étoit pas plus avancé que le premier jour; on le trouvoit le plus plat Génie qu'on eût encore vû : c'étoit un discours qu'on répétoit depuis les appartemens jusqu'au Grand-commun.

Podagrambo ſoupçonna qu'il étoit la fable de la Cour ; ce n'étoit pas par pénétration : mais un tic aſſez ordinaire aux ſots, eſt de penſer fort avantageuſement d'eux-mêmes, & de croire que les autres en parlent mal. Dans ſon dépit, il retourna chez lui, pour méditer quelque vengeance d'éclat, & pour concerter avec Harpagine le moyen d'enlever la Princeſſe. Ninette ayant prévû les entrepriſes qu'on pouvoit former contre ſa chere Zirphile, lui avoit donné une écharpe, dont le charme étoit tel, que celle qui la portoit ne devoit craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvoit ſortir de la mélancolie qui le conſumoit, & Zirphile étoit travaillée du même mal. Ils ſe promenoient ſouvent ſeuls ; & lorſque le hazard les conduiſoit chacun de leur côté

auprès de la paliſſade qui ſéparoit les deux jardins, ils ſe ſentoient attirés par une force inconnue, ils ſe trouvoient arrêtés par un charme ſecret : chacun réfléchiſſoit en particulier ſur le plaiſir qu'il goûtoit dans ce lieu, le plus négligé du parc : ils y revenoient tous les jours; la nuit avoit peine à les en arracher.

Un jour que le Prince étoit plongé dans ſes réflexions auprès de cette paliſſade, il laiſſa échaper un ſoupir : la jeune Princeſſe qui étoit de l'autre côté dans le même état, l'entendit; elle en fut émue, elle recueille toute ſon attention, elle écoute. Acajou ſoupire encore. Zirphile qui n'avoit jamais rien compris à ce qu'on lui avoit dit, entendit ce ſoupir avec une pénétration admirable; elle répondit auſſi-tôt par un pareil ſoupir.

Ces deux amans, car ils le furent dans ce moment, s'entendirent réciproquement. La langue du cœur eſt univerſelle; il ne faut que de la ſenſibilité pour l'entendre, & pour la parler. L'amour porte dans l'inſtant un trait de flamme dans leurs cœurs, & un raïon de lumiere dans leur eſprit. Les jeunes amans, après s'être entendus, cherchent à ſe voir pour s'entendre mieux. La curioſité eſt le fruit des premieres connoiſſances. Ils avancent; ils ſe cherchent; ils écartent les branches; ils ſe voyent. Dieux! Quels tranſports! Il faut leur âge, la vivacité de leurs deſirs, le tumulte de leurs idées, le feu qui anime leurs ſens, peut-être même leur ignorance, pour comprendre leur ſituation. Ils reſtent quelque tems immobiles; ils ſont ſaiſis d'un tremblement que la nouveauté du plaiſir porte dans des ſens neufs. Ils ſe touchent; ils gardent le ſilence; ils laiſ-

ſent cependant échaper quelques mots mal articulés. Bien-tôt ils ſe parlent avec vivacité; ils ſe font enſemble mille queſtions, ils n'y répondent rien de juſte, cependànt ils ſont ſatisfaits de ce qu'ils ſe diſent, & ſe trouvent éclaircis ſur leurs doutes; ils comprennent du moins qu'ils ſe deſiroient ſans ſe connoître, qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchoient, & qu'ils ſe ſuffiſent. Acajou qui n'avoit jamais vû qu'Harpagine, ſe trouve tranſporté dans un monde nouveau; & Zirphile qui n'avoit pas fait la moindre attention aux hommes de la Cour, crut voir un nouvel être. Acajou baiſa la main de Zirphile. La pauvre enfant qui ne croyoit pas accorder une faveur, encore moins faire une faute, le laiſſa faire. Acajou qui avoit de trop bonnes intentions pour s'imaginer que les carreſſes puſſent offenſer perſonne, redoubloit les ſiennes, & Zirphile les lui rendoit naïve-

ment ; n'ayant pas la moindre idée du vice, elle ne pouvoit pas avoir de pudeur. Ils s'aſſirent ſur l'herbe : c'eſt là qu'ils s'embraſſent. Ils ſe ſerrent étroitement. Zirphile ſe livre à tous les tranſports de ſon amant, elle le reçoit dans ſes bras. Acajou porte la main ſur la gorge naiſſante de ſa chere Zirphile ; il appuye ſa bouche ſur la ſienne : leurs ames volent ſur leurs lévres ; elles ſe confondent ; elles ſont plongées dans une yvreſſe divine ; elles nagent dans les plaiſirs, & ſont emportées par un torrent de délices ; leurs deſirs s'enflammoient, & ils ne comprenoient pas qu'ils puſſent être auſſi heureux, & deſirer encore. Ils jouiſſoient de toutes les beautés qu'ils voyoient ; ils ne s'imaginoient pas qu'il y en eût de cachées d'où dépendoit le dernier période du bonheur. Il me ſemble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une premiere leçon.

Ces aimables enfans étoient ſi enyvrés de leur felicité, qu'ils oublioient toute la nature, & ne ſongeoient point à ſe ſéparer. Mais comme ils tardoient plus long-tems à revenir de la promenade qu'ils n'avoient coutume, Harpagine & Ninette allérent pour les chercher, & les appelloient chacune de leur côté. Nos amans furent effrayés de leurs voix, & ſe ſéparérent à regret; mais l'eſpérance de revenir goûter les mêmes plaiſirs, les fit retirer : ils craignoient qu'on ne troublât leur union, ſi on venoit à la ſoupçonner. L'amour eſt confiant dans ſes deſirs, & timide dans ſes plaiſirs.

L'image de Zirphile qui étoit gravée au fonds du cœur d'Acajou, lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile, quoiqu'elle fût obligée de ſuſpendre le plaiſir de voir Acajou, celui qu'elle venoit de

goûter donnoit un nouvel éclat à ſa beauté, & répandoit un air de ſatisfaction ſur toute ſa perſonne. Le plaiſir embellit, & l'amour éclaire. Rien n'égale la ſurpriſe que l'eſprit de Zirphile cauſa à toute la Cour; il y avoit ce ſoir-là même grand appartement chez Ninette, on voulut faire quelqu'une de ces mauvaiſes plaiſanteries, ſi familiéres aux gens médiocres, qui croyent avoir quelque ſupériorité ſur d'autres un peu plus ſots; la pauvre Zirphile en étoit ſouvent l'objet: elle y répondit dès ce ſoir-là avec tant de juſteſſe, de fineſſe, & ſi peu d'aigreur, que les mauvaiſes plaiſantes, (car c'étoit ſûrement des femmes) furent étonnées de la ſageſſe de ſes réponſes, & humiliées des égards même qu'elle y apportoit; les hommes étoient charmés & applaudiſſoient; Ninette en pleuroit de joie; & les femmes en rougiſſoient de dépit. Elles avoient juſque-

là bien de la peine à pardonner la beauté de Zirphile en faveur de ſa ſotiſe ; mais il n'y avoit plus moyen d'y tenir ; elle n'avoit plus d'autre reſſource que d'être méchante. Cette derniere qualité fait ſouvent reſpecter ce qu'on eſt obligé de haïr ; la petite Princeſſe étoit trop bien née pour ſe ſervir de ce vilain moyen là.

Cependant nos deux jeunes Amans s'étoient trop bien trouvés de la premiere leçon de l'amour, pour ne pas retourner à ſon école. Quel bonheur de s'inſtruire par les plaiſirs !

Les amans comme les voleurs prennent d'abord des précautions ſuperflues ; ils les négligent par dégrés ; ils oublient les néceſſaires, & ſont pris : voilà préciſément ce qui arriva à nos petits imprudens, & ce fut le

le Génie qui les ſurprit. Les ſots ne vivent que des fautes des gens d'eſprit. Il apperçut un ſoir ces jeunes Amans qui ſe retiroient, il en fut outré de rage ; mais comme il avoit pour maxime de ne jamais rien faire ſans demander conſeil, quoiqu'il n'en fît enſuite qu'à ſa tête; il réſolut de conſulter Harpagine. La méchante Fée en apprenant cette nouvelle, conçut le plus violent dépit : le Génie lui dit, qu'il n'y avoit point d'autre moyen de ſe venger que d'enlever la Princeſſe.

Quoique la Fée fût auſſi furieuſe que lui, elle aimoit encore mieux écarter ſa rivale que de la voir dans le même lieu que ſon amant ; elle cacha donc ſon inquiétude, & dit au Génie, qu'il falloit qu'il ſe chargeât de cette entrepriſe, ſe flattant qu'il n'auroit jamais l'eſprit d'y réuſſir.

Dès le matin Podagrambo ſe cacha derriére un arbre, auprès de la paliſſade, où nos Amans venoient ſe chercher. Les Maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger leur Leçons, afin qu'il ne pût ſe trouver au rendez-vous avant la Princeſſe.

Acajou, d'un caractére ſi doux, marqua de l'humeur pour la premiere fois, l'égalité ne ſubſiſte point avec la paſſion. Tandis qu'il s'impatientoit, la tendre Zirphile vint à la paliſſade : elle fut inquiette de n'y pas trouver ſon Amant, qui avoit coutume de la prévenir. Elle regarde de toutes parts, elle oſe enfin entrer dans le Parc d'Harpagine, & paſſe auprès du Génie. A ſon aſpect la frayeur la ſaiſit, elle voulut fuir ; mais ce fut avec ſi peu de précautions, que ſon écharpe reſta attachée à une branche. Le Génie la ſaiſit à l'inſtant par ſa robe : Ah, ah,


Page 34

dit-il, belle innocente, vous venez donc ici chercher un marmouzet, & c'eſt pour lui que vous me mépriſez? La pauvre Zirphile ſe voyant trahie par ſa frayeur même, qui lui avoit fait perdre ſon écharpe, eut recours à la diſſimulation. Avant que d'avoir aimé elle n'eût pas été ſi habile. Une premiere avanture qui inſpire la fatuité à un jeune homme, rend la fauſſeté néceſſaire aux femmes; on a obligé un ſexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le Génie. Je ſuis étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'amour un pur effet de ma curioſité, c'eſt elle qui m'a fait entrer dans ce lieu; je ne ſuis pas moins ſurpriſe que vous vous ſerviez de la violence, vous, qui pouvez tout attendre de votre naiſſance, & plus encore de votre amour.

Le Génie ſe radoucit un peu à ce diſcours flatteur ; mais quoique la Princeſſe lui conſeillât d'eſpérer tout de ſon mérite, & qu'il en fût très-perſuadé, il ne vouloit point la laiſſer échapper. Si votre cœur, reprit-il, eſt ſi ſenſible pour moi, vous ne devez pas faire de difficultés de venir dans mon Palais. Tous ces petits ſoins d'Amans vulgaires ſont des formalités frivoles qui ne font que retarder le plaiſir ſans le rendre plus vif. Eh bien, repliqua Zirphile, je ſuis prête à vous ſuivre ; & pour vous prouver ma ſincérité, rendez-moi mon écharpe, afin qu'il ne reſte ici aucun témoin de mon évaſion & de votre violence. Le Génie penſa ſe pâmer de plaiſir & d'admiration pour la préſence d'eſprit de Zirphile.

Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, il faut avouer que l'amour donne bien de l'eſprit

aux femmes ; car pour moi je n'aurois jamais imaginé celui-là, & je m'en allois comme un ſot. Il détache auſſi-tôt l'écharpe & la remet à la Princeſſe, en lui baiſant la main ; mais elle n'ayant plus rien à craindre, le repouſſa avec mépris : Retire-toi, perfide, lui dit-elle, ou crains le courroux des Fées, cette écharpe eſt pour moi le gage de leur protection; en achevant ces mots, elle s'éloigna, & laiſſa le Génie confondu & arrêté par une force à laquelle il ſentoit que ſon pouvoir étoit forcé de céder. Il ne tint qu'à lui d'admirer encore plus qu'il n'avoit fait la préſence d'eſprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas ſans doute celle qui l'occupa le plus. Après être reſté quelque tems immobile, il revint confus & déſeſpéré trouver Harpagine, & lui raconta par quel charme ſon pouvoir avoit été inutile.

Si la Fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée, elle en fut un peu consolée par le mauvais succès de l'entreprise du Génie; elle lui cacha cependant le différent interêt qu'elle y prenoit, & comme ces consolateurs ne sont jamais plus éloquens, que lorsqu'ils ne sont pas affligés eux-mêmes, elle le calma, en lui promettant de détruire l'enchantement de l'écharpe, & de le rendre maître de la Princesse.

La Fée ignoroit le malheur qui la menaçoit elle-même, tandis qu'elle délibéroit avec le Génie sur les moyens de rétablir leur puissance, Acajou courut à la palissade; après avoir quelque tems attendu Zirphile, l'impatience l'avoit fait entrer dans le Parc de Ninette; & partagé entre la crainte & le desir, il étoit insensiblement parvenu jusqu'au Palais.

La nouvelle de ſon arrivée s'y répandit bien-tôt. Ninette vint au devant de lui, ſuivie de toute ſa Cour. Acajou s'avança reſpectueuſement vers la petite Fée, & baiſa le bas de ſa robe ; auſſi-tôt que Zirphile & lui s'apperçurent, ils coururent l'un à l'autre, & la préſence de toute la Cour ne les empêcha pas de ſe donner mutuellement les témoignages les plus vifs du plaiſir qu'ils avoient de ſe revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avoit couru ; le Prince lui en étoit devenu plus cher. Plus les femmes ont hazardé, plus elles ſont prêtes à ſacrifier encore. Ninette naturellement indulgente, ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos jeunes Amans, il ſuffiſoit que la Fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine ayant appris la fuite d'Aca-

jou, entra dans la plus horrible colere, & vint le redemander ; mais heureusement pour lui il avoit atteint ce jour-là même sa dix-septiéme année, & le Décret des Fées l'affranchissoit alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage, qu'elle en perdit son amour, qui n'étoit qu'un sentiment étranger dans son cœur, & ne méditant plus que des projets de vengeance, elle partit pour inviter la Fée Envieuse à se liguer avec elle.

Les Fêtes que l'arrivée d'Acajou firent naître, ne permettoient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avoient entrepris de plaire à Zirphile, perdirent toutes leurs prétentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassoient point d'admirer sa beauté, & toutes devinrent

devinrent en ſecret rivales de ſon Amante. Acajou étoit ſi rempli de ſon amour, qu'il n'appercevoit ſeulement pas les agaceries dont il étoit l'objet; on lui en fit de toutes les eſpeces ; mais lorſqu'il fut bien avéré que les cœurs de ces amans étoient fermés à tout autre ſentiment qu'à leur amour, il fut généralement décidé que Zirphile étoit encore plus ſotte depuis qu'elle aimoit, qu'elle ne l'étoit auparavant; que la beauté d'Acajou étoit ſans phiſionomie, qu'elle n'avoit rien de piquant, que leur amour étoit auſſi ridicule que nouveau à la Cour , & que cela ne faiſoit pas une ſocieté.

On ne fit donc plus aucune attention ſur lui, & ils étoient ſi occupés l'un de l'autre, qu'ils n'apperçurent pas plus la déſertion que l'empreſſement de la Cour.

Ninette qui veilloit auparavant avec tant de ſoin ſur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la Cour, la laiſſoit ſans inquiétude avec Acajou ; elle croyoit que le véritable amour eſt toujours reſpectueux, & que plus un amant deſire, moins il oſe entreprendre. La maxime eſt délicate, mais je ne la crois pas abſolument ſûre ; cependant elle ne fut pas contredite par l'événement.

On n'attendoit que les Rois d'Acajou & de Minutie pour célébrer le mariage ; leurs Ambaſſadeurs étoient arrivés, & avoient déja tout réglé : les livrées étoient faites ; on finiſſoit les habits, il n'y manquoit pas un pompon ; on avoit fait venir les dernieres modes de Paris, de chez du Chapt ſur des Poupées de la grandeur de Ninette. En un mot, tout l'eſſentiel étoit prêt ; il ne

Page 43



reſtoit plus à régler que ce qui regardoit les loix des deux Etats, & l'intérêt des peuples.

Les deux amans ne ſe quittoient pas un inſtant; ſouvent, pour ſe dérober au tumulte de la Cour, ils paſſoient les jours dans les boſquets les plus écartés du parc. Ils ſe faiſoient mille carreſſes innocentes; ils ſe diſoient continuellement ces riens ſi intéreſſans pour les amans, qu'on répete ſans ceſſe, qu'on n'épuiſe jamais, & qui ſont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtoient un de ces entretiens délicieux, la chaleur obligea Zirphile d'ôter ſon écharpe pour cauſer avec plus de liberté. Harpagine qui s'étoit rendue inviſible pour les ſurprendre, parut à leurs yeux eſcortée par la Fée Envieuſe, montée ſur un char tiré par des ſerpens & entourée d'une

quantité prodigieuſe de cœurs percés de traits; c'étoient autant de Taliſmans qui repréſentoient tous ceux qui rendent hommage à l'envie; & les fléches étoient l'image du mérite qui fait le plus cruel ſupplice des envieux.

Harpagine frappa à l'inſtant Zirphile de ſa baguette, & l'enleva au milieu d'un nuage, dans le moment même que le tendre Acajou lui baiſoit la main. Ce malheureux Prince ſe proſterna devant la Fée, en la ſuppliant de ne faire tomber que ſur lui le poids de ſa vengeance, & d'épargner la Princeſſe; il lui dit en vain tout ce que l'amour & la généroſité inſpirent. La cruelle Fée le regardant avec des yeux enflammés : „ oſe-tu, „ lui dit-elle, eſpérer aucune grace? Mon „ cœur n'eſt plus ſenſible qu'à la haine. Je „ veux, d'un ſeul coup, exercer ma vengean-

„ ce ſur toi & ſur ton amante, elle va paſ-
„ ſer dans les bras de ton rival qui lui eſt
„ odieux.

A ces mots, le char vole, & laiſſe Acajou plongé dans le dernier déſeſpoir.

Ninette fut bien-tôt inſtruite par ſon art de Féerie de ce qui venoit d'arriver; mais le malheur de ces gens qui ſavent tout, eſt de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le Prince; il étoit auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il arroſoit de ſes larmes. La petite Fée n'oublia rien pour le conſoler, ſans pouvoir ſeulement ſe faire entendre. Après l'avoir ramené au Château preſque malgré lui, elle s'enferma dans ſon cabinet, mit ſes lunettes, & conſulta ſes grands livres pour ſavoir quel parti elle prendroit dans ce malheur.

Toute la Cour en raiſonnoit diverſement; les uns en parloient beaucoup, & ne s'en ſoucioient gueres ; d'autres, ſans en rien dire, y prenoient plus d'intérêt. Les femmes ſur tout n'étoient pas fort touchées de la perte de Zirphile ; pluſieurs ſe flattoient de conſoler le Prince.

On étoit encore dans ce premier mouvement d'une nouvelle de Cour, où tout le monde parle ſans rien ſavoir, où l'on raconte des circonſtances en attendant qu'on ſache le fait, & où l'on dit tant de paroles & ſi peu de choſes, lorſqu'on vit paroître Ninette qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvoit être aiſément tirée d'entre les mains du Génie ; chacun s'empreſſoit pour ſavoir quel moyen on employeroit. „ Ecou„ tez-moi, dit la petite Fée : Je viens de dé„ couvrir que toute la puiſſance de Poda-

„ grambo & d'Harpagine dépend d'un vaſe „ enchanté qu'ils poſſédent dans un lieu ſe- „ cret de leur Château; il eſt gardé par un Gé- „ nie ſubalterne qui eſt transformé en Chat „ des Chartreux. Il n'eſt pas néceſſaire d'em- „ ployer de grands efforts pour s'en emparer, „ il ſuffit que l'avanture ſoit entrepriſe par „ une femme d'un honneur irreprochable, „ choſe qui ne doit pas être rare. Elle ne „ trouvera point d'obſtacle ; mais tout au- „ tre perſonne tenteroit inutilement l'avan- „ ture.

Voilà, dit un Petit-maître, une heureuſe découverte ! Je ſuis très-preſſé d'en faire compliment au Prince Acajou. „ Taiſez-vous, re- „ prit la Fée, vous êtes un étourdi ; s'il falloit „ un homme raiſonnable, on ne vous choiſi- „ roit pas". Je ne plaiſante pas, repliqua le jeune fat d'un ton ironique ; je crains réelle-

ment ici une émulation de vertu qui peut dégénérer en guerre civile. J'ai prévû cet inconvénient, répartit Ninette; ainsi je veux que l'on tire au sort, pour prévenir tout sujet de jalousie. Les billets furent faits à l'instant, & le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'étoit une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, peu circonspecte dans sa conduite, faisant continuellement des agaceries, & toujours assiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer, sans paroître ni plus fiere, ni plus embarrassée qu'à l'ordinaire ; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paroissoit pas un applaudissement bien décidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le succès ; c'est

pourquoi

le ſuccès ; c'eſt pourquoi elle nomma Zobéide pour accompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une.

Zobéide étoit un peu plus âgée & plus belle que ſa compagne ; c'étoit d'ailleurs un prodige de vertu & de médiſance : on prétendoit même qu'elle n'étoit d'une ſageſſe ſi ſévere, que pour s'attirer le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilége de la vertu !

Quoiqu'il en ſoit, elles partirent toutes deux, & ſe rendirent, ſuivant leurs inſtructions, à un petit bâtiment ſéparé du Palais d'Harpagine. Amine, toujours vive, marchoit en avant. Elles ne trouverent aucun obſtacle ; elles paſſerent pluſieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes ; elles parvinrent enfin à une chambre où elles ap-

perçurent ſur une table de marbre un vaſe dont la forme n'étoit pas recommandable, il reſſembloit même aſſez à un pot-de-chambre. Je ſuis fâché de n'avoir pas un terme ou une image plus noble. Elles n'auroient jamais imaginé que ce fût là le tréſor qu'elles cherchoient sans que Ninette le leur avoit déſigné.

Si la forme du vaſe étoit vile, la vertu en étoit admirable; il rendoit des oracles, & raiſonnoit ſur tout comme un Philoſophe: c'étoit alors un très-grand éloge d'y être comparé pour le raiſonnement.

Amine & Zobéïde trouverent auſſi le Chat dont on leur avoit parlé; elles voulurent le carreſſer, mais il égratigna Zobéïde, au lieu qu'il ſe laiſſa flatter par Amine; il fit patte de velours; il hauſſa le dos, & enfla ſa queüe de la façon la plus galante.

Page 51



Amine charmée d'un ſi heureux début, prit le vaſe, & l'enlevoit déja, lorſque Zobéïde voulut y porter la main. Il en ſortit tout à coup une épaiſſe fumée qui remplit la chambre. Un bruit affreux ſe fit entendre. La frayeur ſaiſit Amine; elle laiſſa retomber le vaſe ſur la table où elle venoit de le prendre; & le Génie parut à l'inſtant avec Harpagine. Ils ſe ſaiſirent d'Amine & de Zobéïde, & ne leur firent grace de la vie, que pour les enfermer dans une tour ténébreuſe.

Ninette fut bien-tôt inſtruite, ſuivant ſa coûtume, du mauvais ſuccès de l'entrepriſe; elle en chercha la raiſon, & apprit à toute la Cour qu'Amine étoit auſſi ſage que coquette, au lieu que Zobéïde goûtoit les plaiſirs de l'amour avec un amant obſcur, dans le tems qu'elle fatiguoit tout le monde par l'étalage de ſa fauſſe vertu.

Ninette déclara auſſi que le vaſe s'étant fêlé lorſqu'Amine l'avoit laiſſé retomber ſur la table, la puiſſance du Génie, ſans être totalement détruite, étoit du moins fort affoiblie par cet accident.

Acajou n'écoutant plus alors que ſon déſeſpoir, fit vœu, pour ſe venger du pot enchanté du Génie, de caſſer tous les pots-de-chambre qu'il rencontreroit, & dès ce moment exécuta ſon ſerment ſur ceux qu'il trouva dans le Palais; c'étoit un déſordre effroyable. Le ſcandale fut ſi grand, que Ninette voulut lui faire entendre raiſon ſur tant de vaſes innocens; mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embarras elle eut recours au Conſeil des Fées. L'affaire parut très-importante, & il fut arrêté que le pouvoir du Génie étant affoibli, il ne pourroit plus garder toute la perſonne de Zirphile,

que ſans qu'elle perdit la vie, ſa tête ſe ſépareroit de ſon corps, & ſeroit tranſportée dans le Pays des Idées, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourroit parvenir dans ce Pays, & la déſenchanter. Ninette repréſenta qu'il étoit encore plus à propos de laiſſer la tête que le corps de la Princeſſe au pouvoir du Génie, de peur qu'il ne vînt à s'en faire aimer pendant qu'elle auroit perdu la tête, & l'épouſer tout de ſuite. Les Fées firent attention à cette difficulté, & ordonnérent que le corps ſeroit toujours enveloppé d'une flâme vive, qui ne laiſſeroit approcher que celui qui ſeroit maître de la tête. L'Arrêt des Fées fut auſſi-tôt exécuté que prononcé. Le Génie voulut aller tenter l'aventure, ſans pouvoir jamais approcher du Pays des Idées. Les fols y parviennent aiſément, mais les ſots n'y ſauroient aborder. Pour Acajou, qui étoit fol d'amour, il n'eut pas de peine à le trouver.

Le Pays des Idées eſt très-ſingulier, & la forme de ſon gouvernement ne reſſemble à aucun autre. Il n'y a point de Sujets, chacun y eſt Roi, & regne en particulier ſur tout l'Etat, ſans rien uſurper ſur les autres, dont la puiſſance n'eſt pas moins abſolüe. Parmi tant de Rois on ne connoît point de jalouſie, ils portent ſeulement leur Couronne d'une façon différente. Leur ambition eſt de l'offrir à tout le monde, & de vouloir la partager : c'eſt ainſi qu'ils font des conquêtes.

Les limites de tant de Royaumes renfermés dans un ſeul, ne ſont pas fixés, chacun les étend ou les reſſerre ſuivant ſon caprice.

Acajou reconnut qu'il étoit dans le Royaume des Idées à la multitude de Têtes qu'il rencontra ſur ſon paſſage : Elle s'em-

preſſoient au devant de lui, & parloient à la fois dans toutes ſortes de langues & ſur différens tons. Il cherchoit la Tête de Zirphile, & ne la voyoit point. Tantôt il rencontroit des Têtes, qui après avoir réſiſté au malheur, s'étoient perdues dans la proſpérité ; les unes par la fortune, d'autres par les Dignités. Il trouvoit des Têtes de prodigues, une multitude d'avares, quantité de perdues à la guerre ; des Têtes d'Auteurs perdues par une réuſſite, d'autres par des chûtes, pluſieurs par des apparences de ſuccès, & une foule par l'envie & le chagrin du ſuccès de leurs Rivaux. Acajou trouva une infinité de Têtes perdues incognito qu'il n'a jamais voulu nommer, & que je ne veux pas deviner. Que de Têtes de Philoſophes, de Myſtiques, d'Orateurs, de Chimiſtes, &c. Combien en vit-il de perdues par le caprice, par les airs, par

l'indiſcrétion, & tour à tour par le libertinage & la ſuperſtition. Les unes excitoient ſa compaſſion, il écartoit les autres comme importunes, & fouloit aux pieds toutes celles que l'envie avoit perdues.

Acajou, pour trouver Zirphile, cherchoit les Têtes qu'on dit que l'amour fait perdre; mais quand il les examinoit de près, il ne trouvoit que des Têtes de coquettes, ou de jaloux ſans amour. Le Prince fatigué de tant de recherches, déſeſpéré de leur peu de ſuccès, étourdi de toutes les ſotiſes qu'il entendoit, ſe retira dans un boſquet, pour ſe dérober à cette multitude de Têtes folles dont il étoit aſſailli. Il s'étendit ſur le gazon, & ſe mit à réfléchir ſur ſon malheur. Comme il portoit la vûe autour de lui, il apperçut quelques arbres chargés de fruits. Il étoit dans un tel épuiſement,

Page 57.



ſement, qu'il eut envie de manger une poire; il la cueillit: mais à peine y avoit-il mis le couteau qu'il en ſortit une Tête, qu'il reconnut pour celle de ſa chere Zirphile. Rien ne put exprimer l'étonnement & le plaiſir du Prince. Il ſe levoit avec empreſſement pour embraſſer une Tête ſi chere, lorſqu'elle ſe retira à quelques pas, & ſe plaça ſur un buiſſon de Roſes pour ſe faire une eſpece de corps: Arrêtez, Prince, lui dit-elle, reſtez tranquille, & m'écoutez: Tous les efforts que vous feriez pour me ſaiſir, ſeroient inutiles: Je me jetterois moi-même dans vos bras, ſi le Deſtin le permettoit; mais comme je ſuis enchantée, je ne puis être priſe que par des mains qui le ſoient auſſi. Hélas! je ſoupire après mon corps, & j'ignore s'il eſt encore digne de moi: il eſt reſté entre les mains du Génie, je n'oſe y penſer ſans frémir, la tête m'en tourne.



Raſſurez-vous, répondit Acajou, les Fées touchées de nos malheurs ont pris votre corps ſous leur protection. Que vous me tranquilliſez, reprit Zirphile; en tout cas, cher Prince, vous ſavez que toute ma tendreſſe eſt pour vous, & vous ſeriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je ſuis innocente. C'eſt fort bien dit, repliqua le délicat Acajou, mais enſeignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez. Vous les trouverez, reprit Zirphile, dans le parc où elles voltigent, ce ſont celles de la Fée Nonchalante, qui en a été privée parce qu'elle ne ſavoit qu'en faire; je vais vous en raconter l'Hiſtoire. Il y avoit autrefois.... Oh, parbleu, interrompit impatiemment Acajou, je n'ai pas le tems d'entendre des contes; pourvû que j'aye les mains, je m'embarraſſe peu de leur hiſtoire:

je vais les chercher de ce pas. Allez, dit la Princeſſe, & délivrez-moi du cruel enchantement où je languis. Vous avez pû remarquer que toutes les Têtes perdues qui ſont dans ce ſéjour ne cherchent qu'à ſe montrer, ſans rougir de leur état, il n'y a que moi qui ſuis obligée de me cacher dans des fruits, comme je ſuis la ſeule Tête perdue par l'amour, je ſuis un objet de mépris pour les autres. La Tête continuoit de parler, que le Prince étoit déja parti. Il avoit reconnu que la Princeſſe, depuis qu'elle n'étoit plus qu'une Tête, aimoit un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le Parc, qu'il rencontra les mains enchantées qui voltigeoient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre; mais auſſi-tôt qu'il vouloit les toucher, il en recevoit des croquignoles, qui lui parurent dabord fort inſolentes; cependant ſon bonheur dépendoit de les ſaiſir, & les

Princes ſacrifient l'orgueil à l'interêt. Il employoit toute ſon adreſſe pour attraper ces fatales mains. Quand il croyoit les tenir, elles lui échappoient, en lui donnant un ſoufflet, ou jettant ſon chapeau par terre. Plus il avoit d'ardeur à les pourſuivre, plus elles fuyoient devant lui. Cette pourſuite dura ſi long-tems, que le pauvre Acajou étoit tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment, & ſe trouvant auprès d'une treille, il prit une grappe de raiſin pour ſe rafraichir; mais à peine en eut-il goûté, qu'il ſentit en lui une révolution extraordinaire; ſon eſprit augmentoit de vivacité, & ſon cœur devenoit plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus, tous les objets s'y peignoient avec feu, paſſoient avec rapidité, & s'effaçoient les uns les autres; de façon que n'ayant pas le tems de les comparer, il étoit abſolument hors d'état de les

Page 60





juger : en un mot, il devint fol. Les fruits de ce Jardin, par un rapport intime avec les Têtes qui l'habitoient, avoient la vertu de faire perdre la raiſon, & malheureuſement ils ne faiſoient rien ſur l'eſprit. Acajou ſe trouva donc à l'inſtant le plus ſpirituel & le plus fou des Princes.

Le premier effet d'un changement ſi ſubit fut le refroidiſſement du cœur. Acajou perdit tout ſon amour. Le véritable ne ſubſiſte qu'avec la raiſon. Au lieu de cet empreſſement tendre & reſpectueux qu'il avoit auparavant pour Zirphile, il en conſervoit à peine un leger ſouvenir. Il n'éprouvoit pas même de compaſſion pour le malheur de cette Princeſſe. Avoir perdu la Tête, lui paroiſſoit une choſe fort plaiſante. C'eſt aſſez ſouvent ſous ce point de vûe, que l'eſprit ſans jugement, enviſage le malheur d'au-

trui. La fatuité ſuccéda à la modeſtie dans l'eſprit d'Acajou, & remplaça très-amplement par les prétentions le mérite réel qu'il avoit perdu : Il faut, s'écria-t-il, que je ſois bien fou de courir après une Tête, tandis que je pouvois la tourner à toutes les femmes de la Cour de Minutie : Allons, il faut remplir mon deſtin, c'eſt d'être généralement aimé & admiré, ſans engager ma liberté. Il dit & part.

Ninette voyant arriver Acajou, courut au devant de lui, & s'informa du ſort de Zirphile. Le Prince lui dit, que ce n'étoit qu'une Tête qu'on ne pourroit fixer, que tous ſes ſoins avoient été inutiles, qu'il avoit pris ſon parti ; & que la conſtance ſans bonheur étoit la vertu d'un ſot. Il débita quantité d'auſſi belles maximes, qui firent bien-tôt connoître à Ninette que le caractere

du Prince étoit fort changé ; mais qu'il avoit infiniment d'eſprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la Princeſſe ; cependant comme l'objet preſent l'emporte toujours ſur l'abſent chez les eſprits vifs, elle ſe conſola de la perte de Zirphile par le plaiſir de revoir Acajou.

Toute la Cour s'empreſſoit auprès de lui, plus par curioſité que par interêt. On s'attendoit à ne trouver qu'un Prince ſage & modeſte, à qui l'on donneroit, comme à l'ordinaire, tous les ridicules imaginables ; mais on en conçut bien-tôt une idée plus avantageuſe. La converſation devint vive & brillante. Le Lecteur attentif ſe rappelle ſans doute que les Lunettes de la Fée ſervoient à racourcir la vûe ; elle les avoit ôtées pour voir le Prince arriver de plus loin, & comme elle ne les avoit pas repriſes, elle

faisoit des raisonnemens à perte de vûe. Acajou ne déparloit pas, il dit en un moment mille extravagances qui ravirent d'admiration toute la Cour, & rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutoient avidement, & s'écrioient : *Ah ! qu'il a d'esprit.* On lui donnoit enfin tant d'éloges, qu'il étoit obligé d'en rougir, même par fatuité. Il sembloit que le plus grand bonheur qui pût arriver à un Prince fût de perdre la raison, tous ceux qui le rencontroient lui en faisoient compliment, & les autres se firent écrire.

Acajou n'ayant plus d'amour, devint l'amant déclaré de toutes les femmes, la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement à la folie. Il commença par une femme assez jolie, d'un esprit libre, dégagée de préjugés, & qui faisoit la réputation de tous les

les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la ſienne.

Comme il n'étoit pas néceſſaire de l'avoir pour la mépriſer, & qu'il ſuffiſoit de l'avoir eüe pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractere doux, & à qui il ne manquoit pour mériter d'être aimée, que de recevoir moins d'amans.

Acajou dédaigna de la fixer, & lui donna bien-tôt pluſieurs rivales. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liſte, toutes s'empreſſoient de s'y faire inſcrire, & ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un aſſez grand nombre de

les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la ſienne.

Comme il n'étoit pas néceſſaire de l'avoir pour la mépriſer, & qu'il ſuffiſoit de l'avoir eüe pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractere doux, & à qui il ne manquoit pour mériter d'être aimée, que de recevoir moins d'amans.

Acajou dédaigna de la fixer, & lui donna bien-tôt pluſieurs rivales. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liſte, toutes s'empreſſoient de s'y faire inſcrire, & ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un aſſez grand nombre de

femmes célébres pour ſe mettre en crédit, il réſolut d'en ſéduire quelqu'unes, uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient. S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenoit auſſi-tôt l'objet de ſes ſoins, & tel étoit le travers qu'inſpire le titre d'homme à la mode, qu'il réuſſiſſoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le Prince avoit à la Cour ne l'empêchoient pas de deſcendre dans la Bourgeoiſie, où ſes ſuccès étoient d'autant plus rapides, que celles qu'il ſoumettoit croyoient s'aſſocier aux femmes du monde, parce qu'elles en partageoient les ſotiſes. Les hommes même, au lieu de le haïr, lui portoient envie, & le recherchoient en l'admirant ſans l'eſtimer.

femmes célébres pour ſe mettre en crédit, il réſolut d'en ſéduire quelqu'unes, uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient. S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenoit auſſi-tôt l'objet de ſes ſoins, & tel étoit le travers qu'inſpire le titre d'homme à la mode, qu'il réuſſiſſoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le Prince avoit à la Cour ne l'empêchoient pas de deſcendre dans la Bourgeoiſie, où ſes ſuccès étoient d'autant plus rapides, que celles qu'il ſoumettoit croyoient s'aſſocier aux femmes du monde, parce qu'elles en partageoient les ſotiſes. Les hommes même, au lieu de le haïr, lui portoient envie, & le recherchoient en l'admirant ſans l'eſtimer.

Quoique ceux qui employent le plus mal leur tems, ſoient ceux qui en ont moins de reſte, le Prince avoit encore bien des momens vuides, par la légereté avec laquelle il traitoit ſes bonnes fortunes. D'ailleurs, le bon air eſt d'en paroître quelque fois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle diſſipation dans le bel eſprit, (c'étoit alors le travers à la mode.) Il eſt vrai que pour éviter un certain pedantiſme que donne ſouvent l'étude, on avoit imaginé le ſecret d'être ſavant ſans étudier. Chaque femme avoit ſon géométre ou ſon bel eſprit, comme elles avoient autrefois un Epagneul. Acajou, ſuivant ce plan, donna à corps perdu dans toutes les parties des Sciences & de la Littérature. Il parloit Phiſique & Géométrie. Il faiſoit des diſſertations Métaphiſiques, des Vers, des Contes, des Comédies & des Opera. Ce Prince excitoit une admiration

générale. On prétendoit que les Auteurs de profeſſion n'en approchoient pas. On ſait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui ayent ce qui s'appelle *le bon ton*, ſupérieur à tout le génie du monde, & le tout *ſans pretentions.*

Rien n'étoit comparable au ſort d'Acajou; on fit un même recueil de ſes bons mots dont tout le monde faiſoit ſa lecture favorite, il étoit intitulé : *Le parfait Perſifleur* ; ouvrage très-utile à la Cour, & propre à rendre un jeune homme brillant & inſupportable.

Acajou ſe trouva à la fin fatigué de ſes propres ſuccès ; il n'avoit jamais mis que le plaiſir à la place de l'amour ; les airs avoient ſuccédé aux plaiſirs : le dégoût fit preſque l'effet de la raiſon, & lui rendit ſa vie inſup-

portable : un honnête homme ſeroit malheureux d'y être condamné. Sans être plus raiſonnable, il devint triſte. D'ailleurs, le propre de l'eſprit ſeul eſt d'exciter d'abord l'admiration, & de fatiguer enſuite ſes propres admirateurs. La plûpart des femmes qui avoient eu l'ambition de lui plaire commencérent à rougir de ſe trouver ſur une liſte trop nombreuſe, & le déſavouoient : on l'accuſoit encore d'être méchant, ſous prétexte qu'il faiſoit des chanſons & des tracaſſeries, qu'il railloit ſes meilleurs amis, & qu'il donnoit des ridicules à tout le monde. Cependant il n'avoit aucune mauvaiſe intention, il ne vouloit que ſe divertir en amuſant les autres : mais on eſt toujours injuſte.

Ninette ne comprenant pas comment ſon cher Acajou pouvoit ceſſer d'être à la mo-

de, prit ſes lunettes pour en juger ſans prévention, & après l'avoir bien examiné, elle reconnut qu'il avoit effectivement beaucoup d'eſprit, mais qu'il n'en étoit pas moins fol. Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avoit fait dans le Royaume des Idées. Acajou ne ſachant pas où elle en vouloit venir, lui fit un récit très-circonſtancié, parce qu'il aimoit beaucoup à parler de lui; lorſqu'il en fut à la grape de raiſin qu'il avoit mangée: Ah, je ne m'étonne plus, s'écria Ninette, ſi vous avez tant d'eſprit! Eh pourquoi donc, reprit Acajou? C'eſt, repliqua la Fée, que vous n'avez pas le ſens commun. Belle concluſion, dit Acajou! Je ſais, reprit Ninette, que vous avez trop d'eſprit pour être facile à perſuader, ſur-tout, quand on vous parle raiſon; mais apprenez que c'eſt parce que vous l'avez perdue. Les fruits du Pays des Idées ont un poiſon mortel

contre elle ; heureuſement nous en avons ici le reméde : j'ai ici une treille, dont la vertu eſt de faire perdre l'eſprit : elle n'eſt connue que de moi ; j'en fais quelque fois manger à ceux ou celles de ma Cour qui ont l'imagination trop vive, je veux vous en faire goûter. Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent aſſurément en avoir mangé à l'excès ; mais je vous jure que je ne ſuis point tenté d'en faire uſage ; voyez d'ailleurs le beau ſecret pour devenir raiſonnable que de perdre l'eſprit. Il n'y en a pas de plus ſûr, interrompit la Fée, & vous êtes plus en état d'en ſacrifier que qui que ce ſoit. Ninette dit là-deſſus beaucoup de choſes flateuſes au Prince. Elle ſavoit que l'eſprit ſe laiſſe plus ſéduire par l'amour propre que perſuader par la raiſon. Cependant Acajou, malgré toute l'éloquence de Ninette, étoit aſſez fou pour ne

vouloir pas perdre l'eſprit : ce devoit être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune Prince n'avoit jamais goûté de vrais plaiſirs, parce que ſes deſirs avoient toujours été prévenus, ſes fantaiſies ne tenoient qu'à la nouveauté des objets, & la vivacité les uſe ſi vîte. Il étoit tombé dans une langueur, d'où le caprice le retiroit par intervales, pour l'y replonger de nouveau. L'amour dont Zirphile lui avoit fait ſentir les premiers traits ſe réveilla dès que l'yvreſſe des ſens fut diſſipée, & que la vanité ne fut plus nourrie. Il ſentit un vuide dans ſon cœur que l'amour ſeul pouvoit remplir. Le malheur de ceux qui ont aimé eſt de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de ſa ſituation à Ninette, & la pria de lui faire revoir Zirphile, puiſ-

qu'auſſi

qu'aussi bien il perdroit l'esprit s'il en étoit plus long-tems privé. La Fée prit alors sa Béquille, & conduisit Acajou dans un Jardin dont elle seule avoit connoissance. Ce lieu étoit garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde, qui tous avoient une vertu particuliere.

Les uns faisoient perdre l'esprit du jeu, si funeste; les autres l'esprit de contradiction, si incommode dans la société; ceux-ci l'esprit de domination, si insupportable; ceux-là l'esprit des affaires, si utile à ceux qui le possedent, & si assommant pour les autres; plusieurs enfin, l'esprit satyrique, si amusant & si détesté; son opposé plus dangereux encore, l'esprit de complaisance & de flatterie. On ne voit point de ces excellens fruits dans nos désserts. C'est bien dommage que ce Jardin délicieux ne soit pas ouvert à

tous les mauvais eſprits, ils en reviendroient, ſans être plus ſots qui ne le ſont, plus aimables. J'y enverrois d'abord.... *Il manque ici un cahier plus conſidérable que tout le reſte de l'Ouvrage : ſi le Lecteur le regrette, il peut y ſuppléer en commençant par lui-même.*

Ninette ayant fait approcher Acajou de la treille, dont les raiſins faiſoient perdre l'eſprit de préſomption, d'airs, & de fatuité, lui ordonna d'en cueillir une grappe ; puis ayant mis ſes Lunettes, & lui préſentant l'écharpe de Zirphile, Prince, lui dit-elle, prenez cette écharpe ; lorſque vous ſerez dans le Pays des Idées, vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air, en la tenant par un bout, les mains enchantées, que vous avez pourſuivies inutilement, viendront pour la ſaiſir, & vous les prendrez elles-mêmes : vous vous emparerez enſuite

Page 74.



de la Tête de la Princesse. Lorsque vous aurez besoin de boire ou de manger, vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raisin, ils vous suffiront: vous en donnerez aussi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré sa Tête; sans cette précaution, vous la trouveriez si différente d'elle-même, qu'après avoir été déja inconstant par folie, vous pourriez bien encore le devenir par raison. Quand vous aurez la Tête nous serons bien-tôt en possession du corps par l'attraction, qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il est à propos, avant votre départ, que vous mangiez de ces raisins. Acajou hésita un peu; mais animé du désir de revoir Zirphile, & croyant peut-être son esprit à toute épreuve, il mit quelques grains dans sa bouche. L'effet en fut subit, il sembloit qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui ve-

noit de se dissiper, & qu'un voile se fût levé devant ses yeux. Les objets lui parurent tout différens; il rougit à l'instant, & n'osoit plus parler, que pour exprimer sa reconnoissance à la Fée. En rentrant dans le Palais, il trouva sur sa table un recueil de ses ouvrages : il voulut le parcourir pour vérifier son état. Il ne pouvoit pas alors s'imaginer qu'il eût eû la sotise de les faire : il bailloit en lisant ses Romans & ses Comédies, & le soir même il siffla un de ses Opera.

Acajou ayant lassé la Cour par ses extravagances, & s'y ennuyant par le retour de sa raison, partit dès le lendemain avant le jour, & se rendit dans le Pays des Idées aussi promptement, guidé par l'amour, que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avoit rencontrés la premiere fois, & suivit exactement les conseils de

Ninette. Avec le ſecours de ſon écharpe il ſe rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de ſuite chercher la tête de Zirphile, & pour cet effet il ouvrit une quantité prodigieuſe de Poires, ſans la trouver. De-là il paſſa aux Pêches, aux Melons, & faiſoit un dégat épouvantable de fruits, lorſqu'il entendit un grand éclat de rire. Il regarda d'où il partoit, & apperçut la tête de la Princeſſe, qui au lieu de venir à lui, plaiſantoit de ſa recherche & de ſon empreſſement.

Comme l'amour s'affoiblit par l'abſence, & que la folie ſe gagne par la contagion, la tête de Zirphile avoit beaucoup perdu de la vivacité de ſa paſſion, & commençoit à ſe faire au nouveau pays qu'elle habitoit. Acajou en ſoupira ; mais ſe rappellant la vertu du Raiſin merveilleux, dont il avoit

une grappe, il en jetta quelques grains à la tête de la Princeſſe, qui les avalla en badinant. Son aveuglement fut auſſi-tôt diſſipé. Elle vola au devant des mains enchantées, avec leſquelles le Prince la reçut. Rien ne peut exprimer les tranſports dont il fut ſaiſi. Il laiſſa aller les mains où elles voulurent, & ne s'occupa plus que de la tête précieuſe de ſa chere Zirphile. Il l'accabloit de baiſers qu'elle ne pouvoit éviter , elle en étoit toute rouge de pudeur ; quoique dans l'état où elle ſe trouvoit, les careſſes de ſon Amant ne puſſent pas avoir des ſuites fort dangereuſes. D'ailleurs, il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur ; celle qui naît de l'amour, pardonne aiſément des tranſports qu'elle eſt obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la Princeſſe

dans ſon écharpe, & reprit le chemin du Palais de Ninette. La nuit l'ayant ſurpris, il ſurvint un orage ſi terrible, que le Prince fut obligé de chercher un azile. On ſent bien que ce n'étoit pas pour lui. Les Amans & les Princes ne craignent rien; mais il vouloit mettre Zirphile à couvert; outre que dans l'obſcurité il craignoit d'aller donner contre quelqu'arbre, de la tête de la Princeſſe ou de la ſienne. Dans cet embarras il apperçut de loin une lumiere vers laquelle il dirigea ſes pas. Après avoir marché, au hazard de caſſer la tête la plus chere, c'eſt-à-dire celle de la Princeſſe, il arriva au pied d'un Pavillon qui terminoit un Jardin, il frappa à la porte. Un moment après il vit paroître une vieille qui tenoit une chandelle à la main, & qui lui demanda, en grondant, qui il étoit, & ce qu'il cherchoit. Acajou n'avoit garde de ſe faire connoître dans un

état auſſi indigne de ſon rang. Il héſita un inſtant ſur la qualité qu'il devoit prendre, & comme il avoit la tête pleine du principe de ſes malheurs, & de toute la poterie qu'il avoit briſée depuis un tems, il répondit, ſans trop ſçavoir ce qu'il diſoit, qu'il étoit un pauvre garçon qui raccommodoit de la fayance caſſée, & qu'il demandoit retraite pour cette nuit là. A ces mots le viſage de la vieille ſe radoucit un peu : Soyez, lui dit-elle, le bien venu, vous pourrez me rendre un ſervice ; j'ai ici un pot-de-chambre fêlé que vous me raccommoderez. La vieille alla tout de ſuite chercher ce précieux meuble, & le mit entre les mains d'Acajou, pour qu'il ſe mît à l'ouvrage. Le Prince auſſi honteux de la profeſſion qu'il venoit d'adopter, que du premier uſage qu'on lui en faiſoit faire, prit le pot de la vieille, puis ſe rappellant le ferment terrible qu'il avoit fait de n'épargner aucun

aucun pot-de-chambre, jusqu'à ce qu'il eût désenchanté sa Princesse, il fut quelque tems incertain entre la crainte du parjure & celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta, & jettant le pot contre la muraille, il le brisa en mille piéces.

Je ne sais si le Lecteur est indigné de l'impolitesse d'Acajou, s'il sera étonné de l'événement, ou si par une sagacité singuliére il l'a déja prévu. Quoiqu'il en soit, ceux qui n'ont pas tant de pénétration seront bien-aises d'apprendre que ce pot-de-chambre étoit le vase fatal auquel le pouvoir du Génie & de la Fée étoit attaché, & dont ils avoient confié la garde à cette vieille Sorciere. A peine étoit-il cassé qu'on entendit un coup de tonnerre & des hurlemens affreux. Le Château fut détruit, le Palais renversé. Le Génie & la Fée livrés à leur rage

impuiſſante, s'enfuirent dans les déſerts, où ils périrent miſérablement.

Acajou, ſans être ému de tout ce boulverſement, marcha vers le lieu terrible où le corps de la Princeſſe étoit enchanté. Les flammes qui en défendoient l'abord ſe diviſérent à ſon approche, & dans le moment qu'il y préſenta la tête, le corps s'avança au devant & s'y réunit.

La Fée Ninette parut à l'inſtant ſuivie de toute ſa Cour; elle ſongea d'abord à délivrer les malheureux. Les mains voltigeantes furent déſenchantées & rendues à la Fée non-chalante, à condition qu'elle feroit laborieuſe. Elle ſe livra donc abſolument au travail, & inventa l'art de faire des nœuds.


Page 82.

Amine & Zobéïde furent tirées de priſon; Amine eut depuis ce tems-là le privilége de tout faire, ſans qu'on y trouvât à redire : il y a apparence qu'elle fut aſſez ſenſée pour en profiter. Pour Zobéïde, elle continua ſans doute de vivre comme à ſon ordinaire, mais elle ceſſa de médire.

Ninette, après avoir donné ſes premiers ſoins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amans; il fut célébré avec toute la magnificence poſſible. Ils vêcurent heureux, & eurent un grand nombre d'enfans, qui tous furent des prodiges d'eſprit, parce qu'ils naquirent avec un penchant extrême à l'amour.

FIN.








GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart


GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart